

# L'Action Syndicale

Organe des Syndicalistes Révolutionnaires de Toulouse

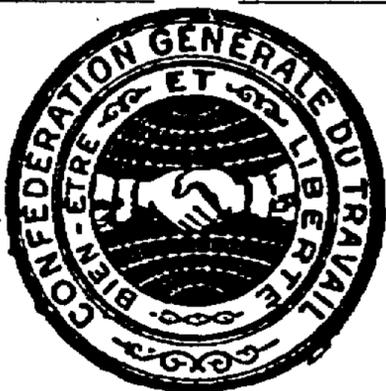
PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Rue Mil-huit-cent-quatorze, 42

TOULOUSE

Les manuscrits non insérés ne  
seront pas rendus.



ABONNEMENT

Un an..... 2 fr.

Adresser toutes les communications  
et mandats au camarade LION,  
administrateur.

**SOMMAIRE** : *Déclaration.* — *A nos Détracteurs (GROUPE D'ACTION SYNDICALE).* — *L'Action réformiste et l'Action directe (A. FAGES).* — *Syndicalisme rural (J. CAZEAUX).* — *Aux instituteurs (GERMINAL).* — *La Caserne (L. TACHÉ).* — *A propos d'Universités populaires (T. MAGNA).* — *Evolution ouvrière (L. CAZES).* — *Derniers effets d'une grève (BLATCHE).* — *Petits faits (GERMINAL).* — *Dernière heure.*

## DÉCLARATION

**L'Action syndicale**, organe des Syndicalistes révolutionnaires, s'adresse à tous les travailleurs organisés économiquement. Elle se place sur le terrain de la **LUTTE DE CLASSES** et combattra tous les exploiters, sous quelque aspect qu'ils se présentent : économique, politique, moral.

**L'Action syndicale** luttera :

1° Au point de vue économique, **CONTRE LE CAPITAL**, jusqu'à l'abolition du salariat et la mise en commun de tous les moyens de production. Elle signalera les abus, les vexations, les crimes, dont sont quotidiennement victimes les salariés des deux sexes et entretiendra l'agitation contre le patronat par l'Action directe (grève, boycottage, sabotage, etc.);

2° Au point de vue politique, **L'Action Syndicale** con-

sidère comme seule efficace la lutte hors le Parlement. Elle mettra en évidence la contradiction constante entre les paroles et les actes de nos représentants, leur solidarité dans toute action contre le prolétariat ;

**3° CONTRE LA MAGISTRATURE.** La justice de classe, exercée par la classe spoliatrice, impitoyable aux faibles, si douce aux forts, trouvera dans **L'Action syndicale** l'hospitalité particulière à laquelle ses verdicts de classe lui donnent droit ;

**4° CONTRE LE MILITARISME.** Considérant que le militarisme est l'outrage le plus flagrant fait à la raison, que son maintien ne peut être justifié que comme soutien indispensable du capital, **L'Action Syndicale** sera antimilitariste. Elle mènera une campagne inlassable contre les abus inhérents à l'institution, et ce, jusqu'à sa complète disparition ;

**5° Au point de vue moral, CONTRE TOUS LES DOGMES.** **L'Action Syndicale** combattra l'influence néfaste de tous les dogmes, religieux ou laïques, sur le cerveau de l'enfant, signalera les ouvrages scolaires à tendances dogmatiques et préconisera l'éducation intégrale basée sur la neutralité de l'instruction.

**L'Action syndicale** paraîtra régulièrement tous les mois et supplémentairement en toute occasion grave. Elle accepte la collaboration des syndiqués qui adoptent la méthode d'action révolutionnaire indiquée par la présente Déclaration.

Une TRIBUNE LIBRE sera à la disposition des syndiqués qui voudront discuter courtoisement notre méthode.

LA RÉDACTION.

---

## A nos Détracteurs

---

Nos camarades se rappellent les difficultés suscitées au *Groupe d'Action Syndicale* par un certain nombre de délégués à l'Union des Syndicats lors de sa récente création. Nous espérons que ces délégués, reconnaissant leur erreur, auraient accepté sans arrière-pensée notre collaboration pour l'extension de l'idée syndicale.

Nous nous étions trompés. Parmi nos adversaires, quelques-uns ont tenu à nous voir à l'œuvre ; c'était plus sage. D'autres, n'ayant pu nous éliminer de la Bourse du Travail, croient devoir user contre nous de procédés chers aux Basiles de tous les temps : Avant l'apparition de notre organe, ils ont insinué que nous recevions des fonds de capitalistes qu'ils oublient de nommer.

Nous dédaignerions de répondre à cette insanité si elle ne retombait pas sur la cause que nous défendons. Ces malpropres personnages, incapables d'un effort personnel, qui s'abritent derrière l'anonymat, ne peuvent comprendre que dans une Bourse du Travail comme Toulouse, où l'on compte 72 (?) syndicats, on puisse recruter trente camarades (c'est-à-dire la moitié d'un environ par syndicat) disposés à lutter avec leurs propres forces contre le patronat tout entier. Ils ne peuvent concevoir que trente travailleurs prélèvent sur leurs salaires une cotisation relativement élevée pour travailler à leur idéal, pour la seule satisfaction de faire faire un pas de plus à la cause qui leur est chère.

L'attitude de notre journal sera la seule réponse à ces tristes individus qui cherchent à semer le découragement parmi les militants des syndicats qui ont adhéré ou qui seraient tentés d'adhérer à notre Groupe.

Malgré notre ardent désir d'éviter les questions de personnes, nous saurons les traiter comme il convient dès que nous les connaissons.

Pour arriver à notre but, nous n'hésiterons pas à supprimer la meute de ces chiens de garde du Capital pour atteindre le chenil.

LE GROUPE D'ACTION SYNDICALE.

---

---

## L'Action réformiste

## et l'Action directe

---

La triste condition qui est faite aux ouvriers a, depuis quelques années, amené vers les Syndicats une importante minorité de travailleurs, qui ont mis tout leur espoir dans la lutte entreprise contre les exploités, pour l'amélioration de leur sort.

Le nombre de ces prolétaires malheureux, devenant de plus en plus grand, ont fait revivre, en entrant dans les divers Syndicats, le mou-

vement révolutionnaire, le seul qui doit exister dans tout groupement ouvrier, s'il veut rester dans son rôle, c'est-à-dire la *lutte de classes*.

Nous ne voudrions pas, maintenant que le vrai mouvement syndicaliste se produit, que les forces ouvrières se divisent, car, pour la lutte que nous allons entreprendre, il faut que nous puissions compter sur toutes nos forces. Pour éviter cette division, la franchise entre prolétaires est la meilleure garantie et je crois que si tous les militants, laissant de côté les questions personnelles et surtout la mauvaise foi dans la discussion des méthodes, s'efforçaient tous à faire des syndiqués conscients et non des syndiqués électeurs pour obtenir des mandats quelconques, cette division ne pourrait pas exister et les forces ouvrières ne se diviseraient pas.

Si nous sommes tous d'accord sur le but final à atteindre, qui est la suppression du salariat, nous sommes pourtant divisés par deux tactiques différentes : la tactique réformiste et la tactique révolutionnaire.

Pour nous, il n'y a que la tactique révolutionnaire qui puisse arriver à nous faire obtenir les améliorations que nous demandons, et surtout à ne pas nous laisser enlever les quelques-unes que nous avons pu arracher au Patronat.

Comme c'est principalement dans cette discussion de méthodes que nos adversaires font tout ce qu'ils peuvent pour dénaturer le sens de nos paroles et de nos actes, il est bon de voir ce que veut dire le mot *Syndicalisme révolutionnaire* ou *Action directe*.

Le capital, ayant accaparé tous les moyens de production et, par conséquent, étant obligés de louer notre force corporelle ou intellectuelle, il est certain que nous cherchons tous les meilleures conditions que la société actuelle peut nous offrir. De ce fait, nous ne sommes opposés à aucune des améliorations, si faible soit-elle, que nous puissions obtenir, pourvu qu'elle soit durable.

Jusqu'ici, toutes les améliorations à notre sort que l'État bourgeois nous a données sous forme de lois (et pour ne parler que des principales, la loi sur les accidents et celle sur la limitation des heures de travail), se sont, dès le lendemain de leur application, retournées contre les travailleurs : pour la loi sur les accidents, retenues des frais d'assurances ; pour la loi sur la limitation des heures de travail, diminution de salaire.

Dès lors, ne pouvant plus avoir confiance dans les lois, que devons-nous faire ? C'est de chercher un autre terrain d'action, et c'est pour cette raison que beaucoup de prolétaires, déçus du côté de l'État sur lequel ils comptaient, se sont jetés dans le mouvement révolutionnaire.

Voilà, camarades, d'où vient la division : les uns voulant continuer, malgré toutes les désillusions, à poursuivre nos revendications par le pouvoir central État, et les autres, reconnaissant qu'un gouvernement quelconque ne peut rien, voulant chercher toutes les améliorations immédiatement réalisables par une action directe contre le Capital et le Patronat.

Il ne faut pas déduire de là que nous sommes les partisans du tout ou rien, comme certains de nos adversaires le disent et l'écrivent, ou même que nous n'ayons confiance qu'aux procédés violents (dont

cependant nous ne pouvons pas nier, pas plus que nos adversaires, l'efficacité dans certains cas), cela est faux et ils ne l'ignorent pas.

Si nous préconisons l'action directe sur le patronat et si nous nous refusons à collaborer à renforcer l'Etat bourgeois dans les Conseils du travail, Commissions mixtes ou autres, c'est que nous sommes édifiés sur ce que nous pouvons attendre de ces divers Parlements ouvriers et que si l'Etat bourgeois qui nous dirige a institué ces divers Conseils, c'est tout simplement pour enrayer le mouvement révolutionnaire qui va grandissant de jour en jour.

Les syndicalistes réformistes adhèrent au contraire à toutes ces Commissions, à tous ces Conseils, et laissent absorber le mouvement Syndicaliste par l'Etat bourgeois, cherchent à réaliser l'*Entente entre le Capital et le Travail* que les Syndicats jaunes ont mis en tête de leur programme.

Nous autres, révolutionnaires, nous voulons que les Syndicats restent des groupes d'opposition en face du Patronat et de la Société capitaliste, et pour cela, il faut éviter que l'*oppression patronale* ne soit changée par l'*oppression étatique*, et tous nos efforts tendront à faire comprendre aux camarades qu'il faut que la communauté tout entière des travailleurs enfin débarrassés de tous les parasites qui les exploitent, deviennent les bénéficiaires de leur production et que la Société communiste nous donne le bien-être auquel tout producteur a droit.

Nous ne pouvons arriver à ce résultat qu'en cherchant à former des syndicats forts et surtout à faire des syndiqués conscients qui, le moment venu, soient capables de revendiquer leurs droits. C'est cette tâche que nous nous sommes imposé, n'aspirant à aucune sinécure ni ne sollicitant aucune place.

Nous marchons droit au but; nous ne cherchons pas à semer la discorde parmi les travailleurs comme certains l'écrivent; nous n'avons pas des *idées de derrière la tête* comme certains le disent, ce que nous voulons, nous le dirons loyalement et franchement, nous ne cherchons qu'à faire prévaloir nos idées parce que nous les croyons justes, et si l'on veut discuter avec nous, nous sommes prêts à discuter; mais si l'on nous insulte, l'insulte étant l'arme des jésuites, fussent-ils des jésuites rouges, nous saurons nous défendre.

A. FAGES,  
*de la Fédération du Livre.*

---

De notre prochain numéro, nous publierons un article de notre collaborateur **P. DELESALLE**, de la Confédération générale du Travail.

---

Le GROUPE D'ACTION SYNDICALE se réunit tous les jeudis, à 9 heures du soir, à la Bourse du Travail. — Admissions. Versements. Causerie.

Jeudi 22 décembre, causerie par le camarade L. TACHÉ, de l'Union Typographique Toulousaine.

Tous les syndiqués peuvent y assister.

## Syndicalisme rural

L'Émancipation rurale ne semble point, à l'heure actuelle, un rêve indéfiniment éloigné. Déjà, à l'instar de leurs camarades des villes, les paysans qui jusqu'ici semblaient réfractaires à l'idée syndicale, constituant leurs organisations ouvrières, n'hésitent pas à se dresser, défenseurs de leurs intérêts de classe, en face de la bourgeoisie terrienne, stupide et égoïste.

Le prolétariat agricole, en proie au dogme religieux, soumis à la tutelle des grands terriens, plus divisé que le prolétariat des villes, éprouve certes plus de difficulté pour son organisation. Néanmoins, peu à peu, les syndicats ruraux émergent des masses paysannes. Les militants syndicalistes, quoique isolés dans nos campagnes, œuvrent avec une louable énergie. Le prolétariat se rappelle l'effolement que produisirent dans la bourgeoisie capitaliste, les grèves agricoles du Midi. La bourgeoisie se demandait avec anxiété si les Jacques allaient de nouveau surgir, si les châteaux et les demeures bourgeoises, ainsi qu'aux temps héroïques de la Révolution Française, allaient encore flamber au contact de la torche du paysan. Cette bourgeoisie, qui se sent forte devant les grèves industrielles, protégée par les bâtonnettes toujours prêtes à s'exercer sur les poitrines ouvrières, cette bourgeoisie, dis-je, tremblait pour sa sécurité, se demandant si le tocsin des grèves agricoles n'était pas le signal de nouvelles jacqueries. C'est qu'en effet le prolétariat rural, organisé, instruit de ses devoirs de classe, peut devenir un danger sérieux pour la Société capitaliste. Les prolétaires agricoles, ces parias du travail, enrôlés dans les syndicats révolutionnaires, deviendraient un facteur certain, efficace, de transformation sociale.

C'est vers cette organisation des travailleurs agricoles que devraient converger les efforts de tous les militants syndicalistes.

Les Congrès ouvriers des organisations urbaines mettent continuellement à leur ordre du jour la Grève Générale. Imagine-t-on ce qui pourrait advenir d'un mouvement général agricole, si ce mouvement était le résultat ordonné d'une vaste et puissante Fédération nationale? La grève générale agricole ne pourrait être réprimée comme le sont à l'heure actuelle par la force armée les grèves industrielles dans les centres urbains. Le salarié agricole, très souvent petit propriétaire, est, mieux que l'ouvrier des villes, favorisé pour résister au chômage et l'exploiteur terrien ne saurait, sans compromettre ses récoltes, prolonger une grève contre laquelle il est absolument impuissant. Comment, par exemple, à l'époque des vendanges, lutterait-il contre une grève qui le surprendrait, alors qu'il importe pour ses intérêts d'opérer au plus tôt la cueillette des raisins? Il en est ainsi pour les produits agricoles, le prolétariat rural plierait à sa volonté tous les potentats impudents dont fourmille la bourgeoisie terrienne.

Ceci dit pour le côté pacifique, légal, des grèves partielles qui peuvent surgir dans le domaine agricole, la déclaration d'une grève générale des travailleurs de terre ne pouvant apporter en elle qu'un carac-

tère exclusivement révolutionnaire. Je me demande quelles armes pourraient employer les gouvernants pour la répression d'une grève générale embrassant à la fois et les ouvriers des champs et les travailleurs des grandes villes. Il n'y aurait jamais suffisamment de soldats pour envoyer sur les champs de grève industriels et pour protéger, contre l'action paysanne, la grande propriété terrienne.

L'arrêt de la production agricole entraînerait du reste, dans la société capitaliste, des perturbations économiques de nature à servir de prélude à la Révolution sociale.

Il est à souhaiter que le prolétariat des champs, faisant trêve à ses rancunes, à ses mesquines querelles, emploie toute son énergie à son organisation définitive.

Il importe que l'idéal d'émancipation, que l'idéal de solidarité ouvrière s'affirme enfin plus énergique, plus violent, au sein du prolétariat rural.

Il est temps que de la plèbe des champs s'élève une clameur plus véhémement, clameur égalitaire, clameur de révolte, clameur d'esclaves brisant leurs chaînes, revendiquant leur droit à la vie, au soleil, à la liberté.

J. CAZAUX,

*De l'Alimentation.*

A l'heure où j'écrivais ces lignes, les grèves qui agitent le Languedoc et le Roussillon vinicole n'étaient pas encore déclarées. Les propriétaires ne se conformant pas aux contrats de travail, la Fédération des Travailleurs de Terre, dont le siège fédéral est à Narbonne, sur l'avis motivé de la majorité des organisations agricoles adhérentes, a décrété la grève générale.

Cette grève me paraît, à l'heure actuelle, peu favorisée par les circonstances. En effet, nous sommes à l'époque où le chômage est le plus intense parmi les salariés agricoles et la culture de la vigne n'exige pas une main-d'œuvre urgente. Il en serait différemment si le sulfatage ou bien si les vendanges étaient pressants. Les propriétaires, ne voulant pas exposer leurs intérêts à un danger total et certain, s'empresseraient d'agréer aux revendications ouvrières. On ne peut encore prévoir si nos camarades seront victorieux. Quoi qu'il advienne, qu'ils me permettent de les féliciter et je souhaite vivement, pour le succès de leur cause, qu'ils fassent une application énergique de l'action directe.

J. C.

---

## Aux Instituteurs

---

L'affaire Thalamas nous a prouvé que les travailleurs intellectuels, pas plus que les travailleurs manuels, n'étaient à l'abri des manifestations hostiles de l'autorité dont ils dépendent.

Il importe qu'ils s'organisent sérieusement, non seulement pour la défense de leurs intérêts et de leur dignité, mais encore pour l'attaque

contre les errements du passé dont ils sont parfois involontairement les continuateurs.

Les Amicales d'instituteurs ont déjà modifié leur action primitive et se rapprochent des syndicats ouvriers. La plupart des travailleurs manuels considèrent les instituteurs comme des privilégiés — par conséquent comme des adversaires d'une rénovation sociale.

C'est donc à eux qu'il incombe de mieux se faire connaître par ceux qui ont à formuler les mêmes revendications, les mêmes aspirations à plus de bien-être, plus de liberté.

*L'Action syndicale* se met à leur disposition pour insérer toutes leurs communications, leurs protestations, etc. Ils peuvent formuler dans notre modeste organe les idées qu'il leur est difficile d'exprimer dans d'autres milieux.

Ceux qui collaboreront à *L'Action syndicale* peuvent être assurés d'avance de notre discrétion absolue et de toute notre sympathie.

### L'ACTION SYNDICALE.

---

*L'ACTION SYNDICALE fera l'échange avec tous les journaux corporatifs ou pédagogiques.*

---

## La Caserne

---

De toutes les institutions où le hasard un moment a pu nous permettre d'explorer, il en est une où, par la *force*, on se voit dans la dure nécessité de se mouvoir. Certes, ce n'est pas d'un cœur léger qu'on quitte les divers milieux où l'on goûtait les doux charmes de la vie — malgré les dures nécessités de l'existence — pour endosser la livrée du soldat et devenir le mannequin et le garde-chiourme de ceux qui, ayant des intérêts à sauvegarder, n'hésitent pas un instant à accorder et voter des crédits pour équiper et armer ceux qui, durant leur passage à la caserne ne produiront rien, mais seront nourris tout de même.

Nos jeunes ans et nos faibles cerveaux sont bourrés de déclamations plus ou moins pathétiques, ne visant qu'à étouffer en nous tout instinct de révolte, et où l'exploitation de notre conscience, durant notre calvaire de la vie, ne se jouera plus que sur les mots : Patrie, Devoir, Honneur, Drapeau. (Les droits, pour les petits, sont rayés du programme.)

Lorsque, à vingt ans, arrachés au foyer, nous nous voyons dans l'obligation de rentrer dans la *grande famille*, il nous est permis de juger rapidement que le milieu où on nous a plongés n'est pas fait pour capter notre conscience et satisfaire nos idées au point de faire de nous des hommes.

Effectivement, rien dans les mœurs d'une caserne n'est fait pour nous plaire. L'obéissance passive, étant la règle de la maison, la volonté et la raison disparaissent pour faire place au bon plaisir.

Que de volontés broyées! Que de désirs cloîtrés! Que de victimes

causées par le bon vouloir de ceux-là même qui ne devraient avoir que des pensées humaines et de bons sentiments à l'égard de ceux qui, accidentellement, deviennent les pensionnaires de la caserne.

Ils sont nombreux les esprits ouverts à la raison et au cœur généreux, qui ont tenté de moderniser les mœurs et les coutumes de ces agglomérations humaines; mais, le vrai remède ne peut se trouver que dans la disparition de ces geôles officielles, qui sonnent mal avec les difficultés actuelles de la lutte pour la vie.

Du reste, cette institution ne nous étant d'aucune utilité, n'ayant aucun esprit de haine avec les voisins qui souffrent les mêmes maux que nous, nous ne voyons pas bien les nécessités de l'encasernement.

Nos financiers nous montrent journellement que l'argent n'a pas de patrie. Qu'il nous soit permis, à nous, de proclamer hautement que nos cœurs battent à l'unisson avec tous les opprimés de la terre, quelle que soit leur couleur ou leur race.

La valeur des individus ne se tablant que sur l'appoint manuel ou intellectuel apporté par eux dans la marche de la machine humaine (Société), il y a intérêt pour nous à voir ces quantités d'êtres paralysés seconder les efforts de ceux qui les nourrissent et alléger ainsi les bras de ceux qui bientôt seront impuissants à satisfaire la rapacité de tous les dirigeants.

Etre ennemi de la caserne et se déclarer l'ami du travail, c'est être un homme!

L. TACHÉ,  
*de la Fédération du Livre.*

---

## **Travailleurs !**

**Si vous désirez profiter des joies de la famille et de la vie ;**

**Si vous voulez un peu plus de Bien-Etre et de Liberté ;**

**Si, las des longues journées de travail, vous voulez voir diminuer votre joug, afin de vous instruire et de vous éduquer ;**

**Si, enfin, vous êtes d'avis de diminuer le chômage meurtrier auquel vous êtes tous contraints, préparez-vous à mettre en application la journée de 8 heures pour le 1<sup>er</sup> Mai 1906.**

**Souvenez-vous que l'on n'obtient que ce que l'on impose.**

*Décision du XIV<sup>e</sup> Congrès National Corporatif.*

---

## **A propos d'Universités populaires**

---

Comme toutes les choses qui réussissent, les U. P. devaient être combattues, dépréciées, dénigrées. Mais par qui croyez-vous, camarades lecteurs, vous qui avez encore tiré un gros sou de votre mince pécule espérant vous instruire en ce modeste canard? Par ceux qui sont du bord opposé au nôtre, sans doute, allez-vous dire, toute la série des teinfu-

riers de l'ordre politique, les noirs, les blancs, les violets, les jaunes. Oui, mais mettez-y aussi les rouges, et vous serez dans le vrai.

Un bon écrivain d'un journal bourgeois et bien pensant, aux allures démagogiques, *La Dépêche* de Toulouse, pour l'appeler par son nom, a saisi au bond le ballon d'essai d'un écrivain socialiste; qui dans un livre récent a épanché ses doléances et sa bile.

Dans les *Amis du Peuple*, Jean Vignaud s'étonne de la réalisation d'un des articles essentiels du programme socialiste, *l'Éducation intégrale*. Et parce que cette tentative d'éducation n'est qu'un modeste essai dû à l'initiative privée, en dehors de toute sanction étatique ou politicienne, elle est nulle et insuffisante, sinon funeste.

Essai d'effort individuel, haro sur les modestes protagonistes, haro ! deux fois haro ! par le bourgeois et par le prolétaire devenu le porte parole, le plus ou moins mauvais berger de la foule moutonnaire et dolante.

Le bourgeois ne voit dans cette tentative que la brèche faite à son autoritarisme. De nouveaux raisonneurs sortiront de là, pense-t-il ? Les temps nouveaux seront plutôt mauvais pour moi. Pas de préjugés, pas de croyances, pas de sophismes, pas de faux point d'honneur à opposer à ces manants, qui préparent désormais de nouvelles jacqueries ? Quel avocat voudront-ils écouter, ces *songe-creux*, qui ayant entendu la parole désintéressée du philosophe et du savant fondue en un seul jet de vérité, et éclairant comme au sortir de la fournaise le métal flamboyant, le visage plus humanisé de ces modestes artisans ?...

Qu'importe si au sortir de l'U. P., où on a essayé de lui faire un chez lui et un idéal, l'ouvrier revient à l'estaminet ou à la réunion publique, ces deux assommoirs. Il consommera aux deux comptoirs le poison dissimulé ; mais prévenu, il sera porté à régler cette consommation que les nécessités de la vie sociale actuelle lui imposent. Il raisonnera son cas et sachant fort bien qu'il est dangereux de s'enivrer, tant à l'un comme à l'autre, sachant même que l'un et l'autre sont faits pour se seconder mutuellement, son dédain n'aura pas de différence entre ces deux entremetteurs de sa prostitution, le bistrot et le politicien.

Et, coup fatal de la loi extrême, sur le même terrain, avec les mêmes armes, se rencontrent les partis. Le bourgeois infailible et autoritaire serre, de concert avec le non moins infailible et non moins autoritaire politicien, la vis de pression du carcan de la servitude populaire.

Les tours d'ivoire, sur laquelle sont juchées respectivement ces deux éminences du verbe, sont identiques de taille ; seule la composition en diffère : l'une est sertie d'or, la deuxième le sera.

Aussi faut-il voir avec quel empressement l'écrivain ramasse, où c'est le mot, les déchets de cette vaste entreprise humaine pour en salir l'édifice entier. Et l'anecdote fade, bête, le potin insinuant, le jugement malveillant et inconscient du manuel sur l'intellectuel est tout de suite rapporté par ce dillettante de la plume sur le dire d'un auteur suspect de faire de la polémique de partisan. (Voir *La Dépêche* du 27 octobre. Universités populaires, par Edouard Conte.)

Attiré par le titre de la chronique, j'ai lu avidement cet article espérant y trouver ce qui se rencontre assez souvent chez cet écrivain, un jugement sévère, mais juste. Mais hélas ! cette fois ce n'était plus

cela, il n'avait point vu par lui-même, quoi qu'il en dise dans sa réponse du 11 novembre où il déclare que la seule U. P. dans laquelle il a mis les pieds (condescendance qui justifie bien les sentiments de scepticisme et de réactionnarisme dont il est gonflé), est parait-il celle du faubourg Saint-Antoine à Paris et qui a périclité.

Mais alors, comment se fait-il qu'il ait pu attribuer à toutes les U. P. de Paris et de province une mentalité identique à celle du Faubourg Saint-Antoine. Car c'est en général qu'il parle tout au début de l'article « Où en sont les U. P. Fermées pour la plupart ».

« La politique, qui gâte tout, vicia ces Universités à leur naissance même », et tout au long de l'article c'est une charge à fond contre le pédantisme, l'incohérence de cet enseignement, doublé d'une intention réclamière, cabotine même.

Et oui, malheureusement, moi aussi, comme Conte, de la *Dépêche*, je n'ai mis les pieds que dans une seule U. P., et par hasard c'est une des plus vivantes. A Albi où, à sa suite je suis allé avec quelques autres manuels en une excursion qui n'avait rien de cabotin ni de pédant, je n'ai pu constater que la mort, d'ailleurs prématurée, de l'œuvre seure comme à Montauban d'ailleurs. Quelles sont les causes de la mort et de la vitalité des unes et des autres? Est-ce, comme s'acharnent à le prouver nos deux antagonistes, la faute à la viande creuse qu'on y sert aux affamés du prolétariat?

N'est-ce pas plutôt la faute de ce prolétariat, qui n'a pas conscience suffisamment de son avilissement, de son ignorance?

Ah! certes, il est plus aisé de discuter sur le zinc, le feu du pernod au cœur, à défaut de celui de la conviction; il est plus simple d'être humanitaire à la tribune et tyranneau dans son milieu, c'est pourquoi, pour accomplir cet effort de volonté, cette main-mise de la conscience sur les bas instincts, les élans de l'égoïsme, le peuple se fait tirer l'oreille.

Il a peur de lui-même et des autres. Et l'expression : *aller au peuple*, raillée si fortement par le journaliste, est bien démodée en effet; c'est le peuple qui devrait aller aux *intellectuels*. Et ma foi, ici, je donne raison à mon contradicteur lorsqu'il dit: « Car enseigner toutes choses, cela suppose des enseignants et des enseignés, absorbés dans cette occupation et constituant donc une élite. »

Oui, en effet, l'élite ici s'est trouvée des deux côtés, et du côté du peuple, nous voyons le demi-quarteron, toujours le même, composé de ceux qui en tout temps ont été les ennemis des sentiers battus, des dogmes inattaquables et rébarbatifs, les servents de l'école buissonnière, quel que soit le maître d'école.

Et ces prolétaires, dont quelques-uns sont encore ici à la tête dans cette modeste feuille, n'ont pas eu à craindre le voisinage des bourgeois. Formés à l'école de la vie, ils savaient ce que valent et les hommes et les paroles. Ils voulaient apprendre; et qu'importe pour eux le porte-parole bourgeois, si la parole est germe de vérité, de révolution.

Que certains s'obstinent à légiférer, régler, excommunier; que d'autres se contentent de créer des bastilles économiques dont l'enseignement altruiste déteint à mesure que l'or les cimente et les avilit; nous, les irréguliers, les insoumis, les non groupés, les agitateurs sans nom et sans gloriole, nous y avons trouvé le réconfort de la vérité savourée en

en paix après les échauffements de la lutte terre à terre contre les égoïsmes coalisés.

Et, entre nous, nous comparons nos connaissances nouvellement acquises, tout comme le feraient des voyageurs qui se retrouveraient en une oasis après une traversée angoissante de pays de désolation, de misère et de barbarie. Et, tout comme ces mêmes voyageurs, désaltérés après le vent brûlant venant des pays arides et desséchés, après les tristesses des combats où l'on se taille sa part de vie, nous repartons, sans espoir de terre promise ; comptant seulement, sur quelques rares oasis et sur l'espoir d'y rencontrer d'autres voyageurs, aguerris comme nous, mais moins las, déjà amplement réconfortés, mieux armés pour la lutte finale.

Théophile MAGNA,  
*des Métallurgistes.*

## Evolution Ouvrière

Le Congrès de Bourges peut être considéré comme une des plus importantes phases de l'évolution ouvrière. Pour la première fois, le Proletariat a indiqué sa volonté de s'émanciper ; pour la première fois, il a pris la résolution d'agir.

En fixant la date d'un vaste mouvement en faveur d'une réforme, en décidant qu'au mois de mai 1906, ils refuseront de faire plus de huit heures, les travailleurs ont ainsi fait connaître leur ardent désir de s'affranchir eux-mêmes.

Et de ces assises ouvrières, de ces longs, de ces passionnants débats, où, pénétrés de la même ardeur, soutenus par le même espoir, se heurtaient violemment des camarades aussi unis dans l'amour de la cause prolétarienne qu'ils étaient divisés dans les moyens de la servir, il est permis de tirer une simple constatation : c'est que la force du syndicalisme révolutionnaire va s'accroissant tous les jours, que toute étape nouvelle lui donne une intensité de plus en plus en plus considérable. Et certes, ce n'est pas une force aveugle qu'aucune loi ne régit, mais une force qui prend conscience d'elle-même, qui tend à se dégager du frein qui la maintient, qui, agissant seule, brisera tous les obstacles, grâce à son action méthodique.

Il ne faut cependant pas se faire illusion. Toutes les concessions que le prolétariat arrache à la classe possédante, lui sont de nouveau reprises sous différentes formes.

La journée de huit heures elle-même ne sera pas immédiatement la source d'une amélioration sensible. Le patron, payant plus cher la fabrication, haussera le prix de vente du produit. L'objet fait par un ouvrier dans huit heures sera absolument vendu au même taux que celui qu'il faisait auparavant dans dix heures. Que dis-je ? plus cher même, puisque le patron sera obligé d'occuper un plus grand nombre de bras pour obtenir la même production et que de cet accroissement s'ensuivra une augmentation du prix de la main-d'œuvre.

Mais ce premier but atteint, les conditions de la lutte deviendront meilleures ; une diminution de chômage en sera nécessairement la conséquence. Là où 800 salariés travaillent dix heures, il en faudra 1000 pour avoir le même rendement. C'est donc 200 ouvriers qui trouvent de l'ouvrage, 200 ouvriers attachés à la misère, au désespoir. Et cela est un facteur nouveau, un secours puissant apporté à la classe exploitée, pour seconder ses efforts, l'aider à se libérer définitivement du misérable joug qui l'opprime.

En effet, l'échec d'une grève a pour cause primordiale le défaut d'entente, le manque d'union et surtout parce qu'un trop grand nombre de bras restent inoccupés, parce qu'une masse inconsciente, se trouvant sans ouvrage, poussée par la misère, n'hésite pas à trahir les camarades en grève, à les remplacer à l'atelier.

Mais avec la journée de huit heures, l'employé peut hautement revendiquer ses droits; si l'exploitation subsiste, sa force en est cependant bien diminuée. Le besoin de bras devenant plus pressant, il n'est plus obligé de travailler uniquement quand il plaît à son patron; de solliciteur, il devient sollicité. Son esprit n'est plus obsédé par l'idée qu'il sera chassé de son usine, privé lui et les siens de subsistances, s'il fait acte d'indépendance.

Il peut alors exiger, obliger le régime capitaliste à faire des concessions, il peut, il doit même l'acculer à l'abîme, le pousser sur la pente fatale, le faire à jamais disparaître.

Mais si le Congrès de Bourges a très bien compris que faire huit heures serait pour le prolétariat un réel avantage pour sa lutte de tous les jours. Il ne s'est pas illusionné sur le sort que les pouvoirs publics réserveraient à ce légitime vœu. La classe ouvrière sait par expérience combien est loin d'être chaleureux l'accueil fait à de semblables protestations quand elles sont platoniques. Elle connaît pour les avoir appréciées ce que valent les séduisantes promesses que se plaisent à lui prodiguer les bourgeois de tout accabit, qu'une confiance aveugle a placés au haut de l'échelle administrative. Et voilà pourquoi, plus sage et plus pratique que les années précédentes, elle a décidé d'y suppléer par une action révolutionnaire.

Elle a délégué une élite, lui a donné un mandat ferme, dicté la ligne à suivre dont d'ailleurs elle ne s'est point départie. Et l'approbation unanime donnée au Congrès par les Bourses, prouve bien que ce dernier n'a exprimé que l'exacte volonté du prolétariat.

Ce qui caractérise, ce qui donne au Congrès de Bourges une double importance, c'est qu'il est le premier à proclamer la nécessité de l'action directe. Jamais aucune réunion corporative officielle n'avait jusqu'à cette année qualifié d'indispensable la pression violente contre le patronat et les pouvoirs publics.

Décider la préparation de la révolte, fixer le terme de cette préparation, indiquer le jour où elle jaillira, prendre l'engagement formel de développer le plus possible la conscience de classe, de parler partout et toujours en faveur de la journée de huit heures jusqu'au mois de mai 1906, époque où l'action verbale devra céder le pas à l'action directe, n'est-ce pas proclamer cette dernière indispensable ? N'est-ce pas poser un ultimatum, adresser une suprême menace, un hautain défi à la

classe possédante ? N'est-ce pas établir une méthode bien définie d'orientation ouvrière ? N'est-ce pas enfin prendre la résolution d'adapter la vie syndicale à des lois propres, d'en faire une force autonome indépendante de tout pouvoir, ayant une organisation spéciale, se développant dans une autre organisation, formant de la sorte un Etat dans l'Etat ?

Ce sont des faits indéniables et, je le répète, des faits sans précédent, qui ne peuvent que réjouir les producteurs émancipés et ranimer leur foi en l'avenir.

Oui, c'est une suprême joie pour ceux qu'une fiévreuse impatience étreint de voir les malheureux exploités devenir conscients de leurs droits, de leurs devoirs, de leur dignité.

L'ouvrier comprend enfin que les institutions qui lui sont chères ne peuvent se développer qu'au détriment des institutions bourgeoises. Il se rend compte de sa misérable situation et se déclare prêt pour la lutte, lutte que sa raison lui dit être sans trêve et sans merci. Il ne se dissimule pas l'implacable antagonisme qui met en contact la classe déshéritée et la classe qui l'exploite. Deux blocs lancés avec une égale force, se heurtant, se désagrégeant inutuellement jusqu'à la complète disparition de l'un ou de l'autre, voilà, si la comparaison peut se faire, la pensée qui domine, qui dirige le prolétariat organisé, qui le pousse à battre constamment en brèche l'ordre capitaliste jusqu'à son complet effondrement.

L. CAZES,  
*des Coiffeurs.*

---

## Derniers Effets d'une Grève

---

En août dernier, une partie de l'alimentation déclarait la grève à Toulouse, et comme presque toujours en pareil cas, l'augmentation des salaires était la principale revendication.

Le patronat spoliateur, faisant la sourde oreille, laissait crier les crève-faim, croyant avoir bientôt raison de nos camarades, car la désunion régnait parmi eux. Ils ne se trompaient malheureusement pas.

C'est alors que notre ami Bousquet, de la Fédération, tenta la réconciliation des exploités. Dans une réunion plénière de boulangers appartenant à des syndicats différents, il sut si bien faire comprendre que sans l'union nous allions au devant de la défaite; il fit un tableau si touchant des ouvriers appartenant à d'autres corporations, goûtant les joies familiales dont sont privés les ouvriers boulangers, que dans un élan spontané, tous ces parias se levèrent, essuyant leurs yeux, et jurèrent de ne plus se séparer, de lutter tous ensemble. Ils firent tant et si bien en quelques jours que le patronat, se voyant menacé par cette masse d'ouvriers aux traits contractés par la souffrance, eut peur, et sans même transiger, adopta toutes les revendications qui lui furent présentées.

Bousquet voyait son entreprise couronnée de succès, et le prolétariat enregistrait une victoire de plus à son actif. Voilà le prélude.

Le calme se rétablit et tout semblait terminé, lorsque le patronat, reprenant l'offensive, réduisait à néant toutes les conventions établies. Puissamment organisé, le syndicat patronal, comptant sur l'inconscience de beaucoup d'ouvriers, créa un bureau de placement gratuit, mettant ainsi à l'index les autres bureaux. Ah ! ils avaient bien calculé, ces chepapans, car le jour de l'ouverture de ce dit bureau, une cinquantaine d'ouvriers allaient se faire inscrire, craignant que les patrons fissent venir des étrangers à la localité, ce qui aurait causé beaucoup plus de misère. C'était une marque de faiblesse dont devait profiter le patronat, car pourquoi s'abaisser quand l'on se sait fort et bien portant. Le patron ne donne une maigre journée que parce qu'on la lui gagne au triple ou au quadruple et non par compassion, car ces voraces n'ont pas de cœur ; et ce qui prouve qu'ils n'ont pas de cœur, c'est que quatre-vingt-dix-neuf sur cent patrons ont été ouvriers et avec le mal qu'ils ont enduré avant de parvenir, ils devraient connaître celui des autres. Mais peu leur importe ; tous les moyens sont bons pour se procurer les plaisirs des grands jouisseurs, même l'usufruit provenant de la sueur des déshérités qu'on appelle les ouvriers.

Je ne suis qu'un simple mitron, mais encore je m'estime plus heureux, esclave de mon travail, que garde-chiourne pressurant mes semblables pour avoir un peu plus de bien-être. D'aucuns disent : Oui, ils savent qu'ils nous exploitent, mais ils n'ont pas la conscience tranquille. » Pauvres gens, êtes-vous donc si simples, vous qui croyez cela ? Mais, sans parti-pris, regardez donc tous ces hommes à face réjouie, joufflus, ventrus, donnant à croire qu'ils ont avalé un cisain ; eh bien ! vous ne vous tromperez pas, ce sont des patrons boulangers. Au tableau ci-dessus, reconnaissez-vous des personnes tourmentées par le remords ? Je ne le crois pas. Par contre, vous regarderez ces visages ovales, à l'air souffreteux, vêtus de haillons et fuyant la trop vive lumière. Saluez-les, ceux-là, car ce sont des ouvriers boulangers, que les vapeurs du fournil et le manque d'air, font trouver à l'âge de 40 ans à l'hôpital ou à la rue. De leur retraite, on parlera plus tard, ainsi que du repos hebdomadaire.

Parmi ces ouvriers, il en est qui se sont dévoués et se dévouent encore pour faire émanciper leurs camarades par le travail. A cet effet, ils font leurs efforts pour créer une boulangerie ouvrière ; mais les fonds leur manquent. Cependant, ils espèrent être entendus le jour où ils feront appel à la conscience publique.

La Chambre syndicale des ouvriers boulangers va émettre des prêts de 25 francs chacun, pour former un capital de 5,000 francs, remboursables par voie de tirage, à époque fixe. Nul doute que nous ne trouvions un bon accueil chez tous ceux qui ont arboré cette devise :

« L'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes. »

BLATCHE FILS,  
de l'Alimentation.

---

*L'abondance des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro des articles inédits de nos collaborateurs toulousains.*

## Petits Faits

**Cours professionnels.** — A la dernière distribution des prix aux élèves des cours professionnels, la Bourse du Travail de Toulouse donnait des volumes qui nous paraissent déplacés, tels que : *Gloires et Souvenirs militaires*, par Ch. Bigot.

Aujourd'hui elle donne à ces mêmes élèves des cahiers dont la couverture représente les *hauts faits* de l'Armée française : *la Charge des Cuirassiers, le fusilier Clavel*, etc.

Est-ce la continuation de la propagande antimilitariste dont elle a pris l'initiative lors de l'appel des hommes de la classe ?

Si dans une Bourse de Travail on distribue de semblables emblèmes, que pourra-t-on donner aux élèves des écoles congréganistes ?

Il suffira de le signaler à l'administration de la Bourse, pour que nos camarades évitent à l'avenir de pareilles contradictions.

..

**Aux Ecoles communales laïques.** — « Dieu te bénira. Il aime et comble de ses bénédictions ceux qui soulagent les malheureux. » (p. 21, année préparatoire de Grammaire Larive et Fleury, 87<sup>e</sup> édition).

Les camarades qui désirent faire respecter la neutralité de l'enseignement sont priés de nous signaler tous les ouvrages scolaires qui seraient de nature à violer cette neutralité. Nous prendrons les mesures nécessaires pour faire cesser ce regrettable état de choses.

GERMINAL.

---

## Dernière Heure

**La Grève Agricole.** — La grève est en pleine effervescence, malgré les nouvelles tendancieuses publiées par les grands quotidiens pour faire croire à la reprise du travail. De forts contingents de troupes sont sur les lieux pour *maintenir l'ordre*.

Toutefois, il nous est un encouragement de constater que la propagande antimilitariste a produit des résultats.

En effet, à Narbonne, les grévistes sont maîtres de la rue et le commandant des troupes, craignant un conflit dont il ne pouvait prévoir les conséquences, a fait rentrer ses hommes dans leurs cantonnements.

La crainte est le commencement de la sagesse, dit-on.

Les temps sont proches!...

---

L'ACTION SYNDICALE est exclusivement composée et imprimée par des  
ouvriers syndiqués.

---

L'Imprimeur-Gérant : J. LAFFONT.

---

Toulouse. — Imprimerie spéciale de L'ACTION SYNDICALE.